

il aurait tendu aux esprits droits et aux cœurs vertueux un piège inévitable d'erreur, car aucune autre religion ne porte les caractères indélébiles et sacrés que nous trouvons dans le Christianisme : « Oui, Seigneur, disait Richard de Saint-Victor, si, par « impossible, ma foi était une erreur, ce serait vous qui m'au-
« riez trompé, en permettant que le Christianisme fût marqué
« à des caractères où je reconnais l'empreinte de votre main
« toute-puissante. »

Et s'il s'est rencontré des hommes qui ont osé contester au Christianisme ces signes infaillibles de vérité, que l'on ne retrouve dans aucune autre religion; s'il s'en est rencontré de plus ardents et de plus furieux encore qui ont poussé la folie jusqu'à vouloir le détruire; si depuis dix-huit siècles le Christ et sa doctrine sont en butte aux attaques les plus violentes de l'impiété, c'est que, semblable à son divin Auteur, la destinée de cette religion divine est de ne jamais jouir de la paix, d'avoir toujours des ennemis à combattre; et elle en aura jusqu'à la fin des siècles. Depuis dix-huit cents ans elle triomphe : pouvons-nous douter de l'avenir en consultant le passé? De même que dans la nature la discorde des éléments entretient une harmonie et une vie constante, semble renouveler la jeunesse du monde, ainsi la religion se soutient, se réveille, se ranime par les coups que l'impiété ne cesse de lui porter. La même main qui a créé l'une a fondé l'autre; elle les gouverne de même et les perpétue par les mêmes moyens. Également admirable dans ces deux phénomènes, elle se joue de la folie des hommes, et les fait concourir à ses desseins sans qu'ils le sentent : ils servent sa providence lors même qu'ils lui insultent et blasphèment contre elle. S'il y a des siècles privilégiés pour donner ce spectacle, c'est surtout lorsque les peuples, corrompus par le luxe, amollis par la paix et l'abondance; abrutis par la volupté, enivrés de leurs prétendues connaissances, n'ont plus le courage d'être vertueux. Ils se couent le joug d'une religion qui les confond et les humilie. Jamais l'homme n'est plus ingrat que quand il régorge de biens, plus inquiet que quand il est libre de jouir du repos, plus insensé que quand il se croit au comble de la sagesse.

Mais peut-il exister sur la terre une seule religion fautive qui jouisse des caractères essentiels à la vérité, de manière à tromper invinciblement les hommes?

9^e QUESTION.

Peut-il exister sur la terre une seule religion qui jouisse des caractères essentiels à la vérité, de manière à tromper invinciblement les hommes?

Un caractère essentiel à l'erreur, c'est l'anarchie qui règne dans sa doctrine.

Caractères de l'erreur. — Parallèles des caractères du Protestantisme avec ceux du Catholicisme.

Toutes les fausses religions du monde, depuis l'idolâtrie des peuples sauvages, jusqu'à la religion des célestes houris et au Protestantisme du seizième siècle, toutes se croient plus ou moins révélées de Dieu (1), et toutes dans leur aveugle ignorance ne voient pas qu'elles portent sur le front le sceau visible de l'erreur. Toutefois, le Protestantisme seul a la haute prétention d'être une œuvre de la divine Providence, et de descendre directement de Dieu. Nous n'examinerons donc pas si toutes les religions, que le Protestantisme reconnaît avec nous et par nous comme fausses, sont ou non révélées de Dieu, nous rechercherons seulement si le Protestantisme lui-même, qui aspire à la divinité, jouit des caractères essentiels à la vérité, que nous avons déjà découverts dans le Catholicisme.

(1) Un ministre de l'Église calviniste de Nîmes, M. Frossard, a osé dire en 1837, dans son journal *L'Ami de la Famille*, p. 29, que toutes les religions du monde sont plus ou moins révélées de Dieu. Ainsi, Dieu a révélé le Mahométisme qui nie la divinité de Jésus-Christ, le Protestantisme, qui tantôt l'admet, tantôt la rejette, le Christianisme qui en fait le fondement de toute sa doctrine, l'idolâtrie avec son Dieu suprême et ses myriades de dieux intermédiaires, sans même en excepter le culte des égyptiens avec leur dieu-chou, leur dieu-carotte, leur dieu-ongnon, leur dieu-salade, leur dieu-pomme-de-terre, etc., etc, que nous donnons, chaque jour, à manger à nos cochons, à nos bœufs et à nos lapins.

Et d'abord, il faut admettre, pour n'être pas obligé de nier l'existence de Dieu même, que si Dieu permettait à l'erreur de posséder pour un seul instant l'un des caractères de la véritable religion, de manière à tromper invinciblement les hommes, Dieu seul devrait s'accuser coupable des égarements des peuples, puisque l'homme, sans une grâce divine toute particulière, serait incapable de reconnaître l'erreur sous le manteau de la vérité. Mais comme Dieu, infiniment bon, tout-puissant, juste et parfait, n'a pu vouloir que les œuvres du démon imitassent la perfection des siennes, nous sommes donc forcés de reconnaître que l'erreur doit avoir un caractère particulier, visible, ineffaçable; un caractère qui lui est aussi essentiel que la divinité l'est au Fils de Dieu, qu'une mission divine l'était aux apôtres; ce caractère, c'est l'anarchie que l'erreur traîne toujours et partout après elle, comme un homme flétri porte toujours et partout avec lui sa flétrissure, comme un forçat traîne après lui son boulet.

Recherchons donc si le Protestantisme jouit, aussi bien que le Christianisme, des caractères essentiels à la vérité; et dans une série de parallèles entre les caractères de ces deux religions, faisons justice des prétentions de l'erreur, et établissons les droits divins de la véritable religion.

Premier parallèle.

Une des preuves de la divinité du Christianisme, c'est la liaison intime qui se trouve entre les trois époques de la révélation (1), c'est la connexion bien sensible qui existe entre la loi primitive ou naturelle, la loi mosaïque et la loi chrétienne, non-seulement dans la morale et dans les vérités révélées de Dieu, mais encore dans la manière d'adorer le Tout-Puissant. Depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, les sacrifices sanglants ont été, pour les vrais croyants comme ils le sont encore pour les païens, l'acte essentiel de la religion, l'expression du culte que l'homme doit rendre

(1) Voir ci-dessus la première preuve de la divinité du Christianisme, p. CXXVII.

à la divinité, l'adoration proprement dite. Cette expression uniforme de l'adoration par les sacrifices sanglants est d'autant plus remarquable, qu'elle est le type du sacrifice de Jésus-Christ. Et lorsque le Fils de Dieu vint révéler au monde, par sa mort sur la croix, le sens mystique des anciens sacrifices, ceux-ci devenant désormais inutiles, il les abolit et institua le sacrifice non sanglant de l'autel, comme le seul qui pût, à l'avenir, nous être propitiatoire auprès de Dieu.

On a beaucoup déclamé dans le Protestantisme contre cette institution divine; on est allé même jusqu'à la traiter d'*abominable*; et comme la raison humaine ne peut en approfondir le mystère, on a préféré ne rien croire plutôt que de croire sur la parole de Dieu, que le pain que Jésus-Christ bénissait était son corps, que le vin qu'il bénissait aussi était son sang. Mais quelle incompréhensible que soit le mystère de l'Eucharistie, le protestant comprend-il mieux les paroles du Christ bénissant du pain qu'il dit être son corps et qui n'est pas son corps, mais qui reste du pain, bénissant du vin qu'il dit être son sang et qui n'est pas son sang, mais qui reste du vin? Ce qui est certain, c'est que, depuis dix-huit siècles, toutes les Églises apostoliques répandues sur la surface du globe enseignent le dogme du sacrifice non sanglant avec une admirable unité (1) : c'est un fait dont tous les hommes de bonne foi conviennent; le nier, c'est admettre que l'Église chrétienne est tombée dans l'erreur, c'est par conséquent refuser la divinité à Jésus-Christ.

Une autre remarque importante, qui rend témoignage d'une connexion non moins sensible entre les trois époques de la révélation, c'est que depuis la création de l'homme, le vrai croyant a cru Dieu sur parole, et n'a jamais demandé à sa raison ce qu'il fallait croire ou rejeter dans les mystères incompréhensibles que le Créateur a daigné nous révéler. Les patriarches, les juifs et les chrétiens, fidèles à la loi divine, ont toujours imposé silence à leur raison, lorsque Dieu s'est manifesté à eux; et ils ne lui ont jamais demandé le pourquoi, ni le comment de ses plus impénétrables secrets.

(1) Voir notre Coup d'œil sur l'histoire du Catholicisme en France, p. 155 et suiv.

Mais voyons à quelle époque de la révélation le Protestantisme prétend se rattacher. Il descend de Jésus-Christ, dit-il, par les apôtres, et des apôtres par Luther et Calvin. Mais des apôtres à Luther et à Calvin où donc était le Protestantisme? Dans quelle contrée, chez quel peuple, avait-il caché la lumière de son Évangile? Et son Évangile lui-même dans quel abîme de ténèbres était-il enfoui? Le Protestantisme, cette raison orgueilleuse, sans culte comme sans adoration, était dans tous les cœurs superbes, et cependant il n'existait pas encore à l'état de religion. Écoutez-le; il nous confesse lui-même naïvement son origine moderne: « Nous n'avons pas encore trois siècles de notre existence, » disait-il en 1775, à la face de toute l'Europe (1); et l'histoire nous apprend, en effet, que Luther et Calvin en sont les premiers apôtres; elle nous donne même la date précise de sa naissance. Cette nouveauté est un fait terrible contre le Protestantisme; c'est l'arrêt de mort de toutes les hérésies, c'est la confusion de tous les hérésiarques; car « la vérité a existé dès le commencement, dit Tertullien, l'erreur n'est venue qu'après. Dieu sème d'abord le bon grain, et le diable ennemi y mêle « de l'ivraie (2). »

Cette réflexion, qui apporte la conviction avec elle, s'est présentée aux bons esprits de tous les siècles. « Les athéniens, dit Cicéron, ayant demandé à l'oracle d'Apollon quelle était la religion à laquelle ils devaient particulièrement s'attacher, l'oracle répondit : *A celle de leurs pères.* Mais étant revenus le consulter, alléguèrent que leurs pères avaient varié, et faisant de nouvelles instances pour savoir à quoi ils devaient s'en tenir, il répondit : *A la meilleure.* Et certes, ajoute Cicéron, en fait de religion, il faut croire que la meilleure est, en effet, la plus ancienne et la plus proche de Dieu (3). »

« Quoi! s'écrie le Protestantisme lui-même, devenu son propre Tertullien; des débris arrachés à nos vieilles Églises, qui ont

(1) *Mémoire des cultes usés de France, adressé à Louis XVI, pour obtenir l'état civil.*

(2) *Prescriptions*, ch. XXXI.

(3) *Traité des lois*, livre II.

« été se précipitant et se perdant; chaque jour, dans le vaste gouffre de l'indifférence du siècle! Quoi! ces hommes sans passé comme sans avenir, ces unitaires, ces universalistes, sans force par leur nombre, sans puissance par la foi; ces novateurs qui n'ont pas même pu s'entendre pour composer un symbole; et qui, dans leurs profondes discussions, n'en ont établi d'autre que celui de n'en avoir aucun! quoi! ils viennent se placer en face de toutes les Églises, en face des dix-huit siècles du Christianisme, et ils diront que leur témoignage a le même poids (4)! »

Le Protestantisme, qui n'est que d'hier et qui n'était pas il y a deux jours, ne tient par aucun lien à aucun des trois époques de la révélation. Et quel pourrait être ce lien? Son sacrifice! Il n'en a pas; et c'est parce qu'il n'a pu comprendre le sacrifice chrétien qu'il a abjuré le Christianisme; son culte! il n'en veut rendre d'autre à Dieu que dans l'inimité de sa pensée; et le nom même de chrétien, qu'il porte encore pour séduire les simples et les ignorants et pour en imposer à la multitude, n'est qu'une usurpation, dont il se lassera un jour. Orgueilleux par essence, il n'a voulu croire que ce qu'il croyait comprendre; et comme il n'a pu comprendre beaucoup de choses dans le Christianisme, et entre autres le mystère du sacrifice non saignant, il l'a rejeté comme une *abominable invention humaine* (2). La plupart de ses docteurs ont même refusé de croire à la divinité du Christ et à tous les mystères qui en sont la conséquence; et s'ils retiennent encore le dogme de l'existence de Dieu et celui de l'immortalité de l'âme, c'est plutôt comme un préjugé d'éducation que comme un article de croyance. Mais bientôt, s'ils veulent raisonner conséquemment, nous les entendrons tous dire d'un commun accord que Dieu n'existe pas, et que tout finit à la mort jusqu'à la mort elle-même.

Le Protestantisme, seul, isolé au milieu de toutes les religions du monde, est donc forcé de reconnaître qu'il est sans aïeux,

(1) *L'Espérance*, journal calviniste.

(2) *Paroles de d'Audclot, frère de l'amiral Coligny, à Henri II, roi de France.*

sans liaison intime avec la dernière époque de la révélation à laquelle il ne tient un peu que parce qu'il croit en Dieu, et qu'il en a conservé la plupart des prières et des préceptes sacrés.

Deuxième parallèle.

Les prophéties, qui, depuis la chute de l'homme, ont annoncé avec une précision si remarquable la venue du Messie, fournissent une preuve irrévocable de la divinité du Christianisme (1). Mais Jésus-Christ a-t-il prédit que son Église tomberait dans l'erreur? N'a-t-il pas, au contraire dit expressément qu'il serait avec elle jusqu'à la consommation des siècles, c'est-à-dire qu'il la préserverait de toute erreur? Le Sauveur du monde ou ses apôtres, ou quelques-uns des martyrs ont-ils prophétisé la venue du Protestantisme? Et que l'on ne dise pas que ce n'est qu'une réforme opérée dans la doctrine chrétienne, un rétablissement du véritable Christianisme : le véritable Christianisme a un culte; il a une adoration; et le Protestantisme n'a ni culte, ni adoration. Le véritable Christianisme, comme tout ce qui vient de Dieu, a des dogmes et des mystères; le Protestantisme, s'il veut raisonner conséquemment, ne peut même avoir ceux de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. C'est donc une religion nouvelle, inconnue dans son ensemble avant l'an 1517; c'est une quatrième révélation, qui se manifeste tout à coup, à la suite d'une querelle de couvent, et dont on ne retrouve la prophétie que dans ces paroles de saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin que la foi des fidèles soit éprouvée ».

Troisième parallèle.

La preuve la plus frappante de la divinité du Christianisme, c'est le caractère auguste de Jésus-Christ, l'héroïsme de ses vertus, l'éclat de ses miracles, l'exacte précision de ses prophéties, qui prouvent suffisamment à quelle source le Sauveur du monde, le préteur et la victime de la loi nouvelle, avait puisé sa

(1) Voir ci-dessus la deuxième preuve de la divinité du Christianisme, p. cxviii.

mission (1). Moïse avait de même rendu témoignage de sa mission auprès du peuple de Dieu. Le Protestantisme étant une religion nouvelle, ses fondateurs ont également dû se faire remarquer par leur caractère, par leurs vertus, par leurs miracles et par leurs prophéties. Et cette mission extraordinaire, qu'ils prétendent du reste avoir eue, puisqu'ils se sont appelés les *envoyés extraordinaires de Dieu*; et cette mission extraordinaire leur était d'autant plus nécessaire qu'ils venaient, au nom de Dieu, accuser d'erreur une Église répandue sur toute la surface du globe. Le Tout-Puissant avait convaincu les juifs et les païens par des miracles; est-il raisonnable de supposer qu'il ne voulait convaincre les chrétiens que par la force du raisonnement? Les miracles avaient été impuissants contre l'aveuglement des ennemis de Jésus-Christ; le raisonnement n'eût pas été plus efficace pour convaincre la multitude toujours ignorante, toujours disposée à juger par ce qui frappe ses sens. Mais voyons d'abord par quelques traits de la vie des fondateurs du Protestantisme, s'ils peuvent être reconnus pour les envoyés de Dieu, pour les apôtres de la vérité; nous rechercherons ensuite quels sont leurs miracles et leurs prophéties.

A Dieu ne plaise que nous disions tout ce que les écrits du seizième siècle nous révèlent; tout ce qu'ils nous ont conservé de flétrissant pour ces hommes, que des écrivains de nos jours appellent *grands*, sans doute parce que s'il y a la grandeur des vertus et des services, il y a aussi la grandeur des crimes et des calamités! Nous les jugerons d'après eux-mêmes, d'après la justice qu'ils se sont rendue mutuellement.

LUTHER. — S'il faut en croire Calvin, « Luther était fort vicecieux; plutôt à Dieu, disait-il, qu'il eût songé davantage à reconnaître ses vices (2)! » — « On ne peut plus supporter ses emportements; l'amour-propre ne lui permet pas de reconnaître ses défauts (3). » Entendez Luther dans sa colère : « J'ai le pape en tête; j'ai à dos les sacramentaires et les ana-

(1) Voir ci-dessus la troisième preuve de la divinité du Christianisme, p. cxix.

(2) Schlussemburg, *theolog. calvin*, t. II, p. 126.

(3) Lettre de Calvin à Bullinger.

« baptistes; mais je marcherai moi seul contre eux tous, je les
 « défierai au combat, je les foulerai aux pieds (1). » — De quelle
 « manie foudroyante, disait encore Calvin à Mélanchton, est
 « donc malade votre Périclès? Avec tous ces tumultes de pa-
 « roles, qu'a-t-il fait penser? Qu'il joue un véritable jeu de fou
 « furieux.... Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il ne se
 « trouve personne pour réprimer ou seulement pour calmer
 « cette fongue insolente (2). » Aussi, tout ce qui l'entourait était
 « victime de ses emportements. Mélanchton peint d'un seul mot
 « ses souffrances auprès d'un maître si furieux : « Je suis en ser-
 « vitude, dit-il, comme dans l'antre d'un cyclope; car je ne
 « puis vous déguiser mes sentiments, et je pense souvent à
 « m'enfuir (3). Plût à Dieu que Luther gardât le silence, dit-il
 « dans une autre lettre! J'espérais que l'âge le rendrait plus
 « doux, et je vois tous les jours qu'il devient plus violent,
 « poussé par ses adversaires et par les disputes où il est obligé
 « d'entrer (4). » — « Je tremble, écrivait-il à Théodore, quand
 « je songe aux passions de Luther : elles ne le cèdent point en
 « violences aux emportements d'Hercule. » Erasme déplorait
 « que dans sa vieillesse, et malgré toute sa douceur, il fût con-
 « damné à combattre contre cette bête farouche, ce sanglier
 « furieux (5). » — « Cet homme est absolument furieux, disait
 « Hospitien, en parlant de Luther; il ne cesse de combattre la
 « vérité contre toute justice, même contre le cri de sa con-
 « science. » — « Qu'on ne me parle plus de mes emportements,
 « écrivait Luther à Spalatin, au mois de février 1520. Voyez,
 « tout ce qu'on fait dans notre siècle avec calme, s'évanouit et
 « tombe. » Puis, parlant de ses contradicteurs : « Je veux bien
 « leur pardonner pour le moment; qu'on leur écrive donc de se
 « taire et de ne rien faire contre Luther. Qu'ils prennent garde
 « à eux; ils croient éviter la grêle, ils mourront sous une ava-

(1) Aug., t. II, p. 498.

(2) Lettre de Calvin à Bucer.

(3) Lettres, liv. IV, p. 255.

(4) Lettres, liv. XIV, lettre 28.

(5) Lettres.

« lanche de neige. Quels imbéciles que vos docteurs de Misnie
 « et de Leipsick! Est-ce qu'on leur a enlevé le sens commun?
 « Jamais je n'ai eu de semblables adversaires; quels maïs!

Souvent la chaire retentissait de discours les plus capables de
 déshonorer Luther et son évangile. Nous ne citerons que ces
 paroles inspirées au fondateur du Protestantisme allemand par
 des délibérations qui lui déplaisaient. « Au reste, si vous conti-
 « nuez à faire les choses par ces communes délibérations, je me
 « dédirai sans hésiter de tout ce que j'ai écrit ou enseigné; j'en
 « ferai ma rétractation et je vous laisserai là. Tenez-le-vous pour
 « bien dit, une bonne fois; et, après tout, quel mal vous fait
 « la messe papale? »

L'humilité de Luther égalait sa douceur. Ocolampade soute-
 nait « qu'il était enflé d'orgueil, d'arrogance et séduit par Sa-
 « tan. » — « Oui, Satan s'est rendu maître de Luther, disait
 « Zwingle, au point de faire croire qu'il en vent à la possession
 « de cet homme tout entier. » Peu savant, il avait une si grande
 opinion de sa science, qu'il écrivit au roi d'Angleterre : « Je
 « dirai sans vanité que, depuis mille ans, l'Écriture n'a jamais
 « été ni si purgée, ni si bien expliquée, ni mieux entendue
 « qu'elle l'est maintenant par moi..... Fort de mon savoir, il
 « n'est ni empereur, ni roi, ni diable, à qui je voulusse céder;
 « non, pas même à l'univers entier (1). » On sait comment il
 était devenu si savant : c'est parce qu'il avait, dit-il, le diable
 attaché au cou; et comme Zwingle, Bucer, Ocolampade ne l'a-
 vaient point là, « ils n'étaient que de tristes théologiens (2). » Il
 fallait bien se garder de trouver quelquefois cette science en dé-
 faut, ou peu de fidélité dans ses interprétations des livres saints;
 alors c'était des torrents d'injures grossières. « Vous êtes fort
 « ému, dit-il un jour à Cochlée, de ce que je dis que nous som-
 « mes justifiés par la foi seule; bien que ce mot *seule* ne se
 « trouve pas dans le texte de saint Paul aux romains, ch. III,
 « v. 18; cependant, si un papiste s'en scandalise, je dis qu'un

(1) *Ad maledictum regem Angliæ*, t. II, p. 498.(2) *In collect. franc.*, folio 158.

« papiste et un âne, c'est une même chose; la seule raison que j'ai à rendre est qu'ainsi je le veux, qu'ainsi je le commande; que ma volonté serve de raison : *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* »

— « Luther nous traite de secte exécration et damnée, disaient les sacramentaires; mais qu'il prenne garde qu'il ne se déclare lui-même pour archihérétique, par cela même qu'il ne veut et ne peut s'associer avec ceux qui confessent le Christ. Mais que cet homme se laisse étrangement emporter par ses démons ! que son langage est sale, et que ses paroles sont pleines des diables d'enfer ! Il dit que le diable habite maintenant et pour toujours dans le corps des zwingliens; que les blasphèmes s'exhalent de leur sein ensatanisé, sursatanisé et persatanisé; que leur langue n'est qu'une langue mensongère, renuée au gré de Satan, infusée, perfusée et transfusée dans son venin infernal : vit-on jamais de tels discours sortis d'un démon en fureur (1) ? — Il a écrit tous ses livres, disaient les mêmes hérétiques, par l'impulsion et sous la dictée du démon, avec lequel il a eu affaire; et qui, dans la lutte, paraît l'avoir terrassé par des arguments victorieux. — Il n'est point rare, écrivait Zwingle, de voir Luther se contredire d'une page à l'autre.... Et à le voir au milieu des siens, vous le croiriez obsédé d'une phalange de démons (2). »

Parlerons-nous des mœurs dépravées de Luther ? Elles étaient si connues en Allemagne, que lorsqu'on se livrait à une vie licencieuse, on avait coutume de dire : « Aujourd'hui, nous vivons à la Luther. *Hodiè lutheranice vivimus* (3). » Au reste, sur ce point, le réformateur allemand avouait tout; il se rendait même justice, et Mélanchton nous apprend qu'il aurait désiré que l'on l'éloignât du ministère de la prédication (4). »

« Étant catholique, dit Luther, j'ai passé ma vie en austérités, en veilles, en jeûnes, en oraisons, avec pauvreté, chasteté et

(1) *L'Église de Zurich contre la confession d'Augsboury*, p. 61.

(2) *Réponse à la confession de Luther*, p. 381, 454.

(3) Marguerite, *Traité de l'Église*, p. 22.

(4) Sleidan, *Histoire universelle*, livre II, an 1520.

« obéissance (1). » Mais une fois réformé, ce n'est plus le même homme. « Je brûle, dit-il, de mille feux dans une chair indomptée; je me sens poussé vers les femmes avec une rage qui va presque à la folie. Moi qui devrais être fervent en esprit, je ne le suis qu'en impureté (2). » Voici la belle prière que la Réforme lui apprit et que l'on trouve à la fin d'une bible conservée au Vatican. « Mon Dieu ! par votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, de capotes et de manteaux; de veaux bien gras, de capres, de bœufs, de moutons et de génisses; de beaucoup de femmes et de peu d'enfants; bien boire et bien manger, c'est le moyen de ne pas s'ennuyer. » Cette prière est en allemand et écrite de la main de Luther.

Henri VIII, roi d'Angleterre, lui reprochait en ces termes son mariage et son impudicité : « Je m'esmerveille plus, ô Luther, comment tu n'es honteux à bon escient, et comment tu oses lever les yeux et devant Dieu et devant les hommes, puisque tu as été si léger et si volage de l'estre laissé transporter, par l'instigation du diable, à tes folles concupiscences. Toi, frère de l'ordre de saint Augustin, as le premier abusé d'une nonain sacrée : lequel péché eût été, le temps passé, si rigoureusement puni, qu'elle eût été enterrée vive, et toi fouetté jusqu'à rendre l'âme. Mais tant s'en faut que tu ayes corrigé ta faute, qu'encore, chose exécration ! tu as publiquement prise pour femme, ayant contracté avec elle des noces incestueuses, et abusé de la pauvre et misérable p....., au grand scandale du monde, reproche et vitupère de ta nation, mépris du saint mariage, très grand déshonneur et injure des vœux faits à Dieu. Finalement, qui est encore plus détestable, au lieu que le déplaîs et honte de ton incestueux mariage te dûl abattre et accabler, ô misérable ! tu en fais gloire; et au lieu de requérir pardon de ton malheureux forfait, provoques tous religieux débâchés par tes lettres, par tes écrits, d'en faire de même (3). »

(1) *Œuvres*, t. V, ch. 1, ad *Calad.*, y. 14.

(2) *Discours sur le mariage*, folio 119.

(3) Florimond de Rémond, *Histoire de l'hérésie*, p. 299.

Voilà pour le maître de la Réforme; mais Calvin valait-il mieux que son précurseur?

CALVIN. — Plus dissimulé, plus artificieux, se piquant de modestie et de modération, le réformateur genevois n'avait pas moins d'orgueil, d'emportement et de colère que le moine saxon. Luther fut apostat, à cause d'un orgueil froissé, et Calvin parce qu'on ne voulut pas le préférer, lui, petit-fils d'un batelier, au neveu d'un connétable de France (1). Tout le reste de sa vie est empreint de ce caractère. Il faut que tout tremble devant lui, qu'il ne voie que des esclaves; malheur à ceux qui osent le contredire, c'est alors toute la colère de Luther. C'est ce qui faisait dire publiquement, à Genève : « Qu'il vaudrait être mieux en enfer avec Bèze, qu'en paradis avec Calvin. » Mais laissons parler les disciples et les amis de la Réforme.

Le luthérien Westphale avait osé douter des talents de Calvin et le traiter de déclamateur; il avait osé lui dire : « Je pourrais montrer telles pages où tu as enfermé plus de trente mensonges et autant d'atroces injures. Chaque mot est imprégné de poison; ce sont là, au reste, comme tout le monde le sait, les ornements de ton style. » Calvin furieux répondit : « Il a beau faire, jamais il ne le persuadera à personne. L'univers sait avec quelle force je presse un argument, avec quelle précision je sais écrire. » Puis s'adressant à son audacieux critique, il lui adresse ces mots : « Ton Église n'est qu'une puante étable à pourceaux; m'entends-tu, chien; m'entends-tu, frénétique; m'entends-tu, grosse bête (2). »

Les saints ont toujours aimé qu'on les avertit de leurs défauts; mais Calvin insulte ses meilleurs amis qui ont la charité de l'avertir de ses blasphèmes. « Vous faites Dieu auteur du péché, lui dit un jour son ami Chatillon. — « Jamais homme, toi répond Calvin, profondément blessé, n'a porté plus loin l'orgueil, la perfidie, l'inhumanité; qui ne te connaît point pour un imposteur, pour un bouffon, d'une impudence cynique, et tou-

(1) Voir notre *Coup d'œil sur l'histoire de la Révision en France*, p. 153 et suiv.

(2) *Opuscules*, p. 838.

jours prêt à aboyer contre la piété, n'est fait pour juger de rien.... Que le dieu Satan t'apaise, ainsi soit-il. »

Bucer accusait Calvin, son protégé, de ne juger que selon les mouvements de son amitié ou de sa haine. *Judicas*, lui disait-il, *prout amas, vel odisti; amas autem, vel odisti, prout libet* (1). Il fallait, en effet, que Calvin haït, tourmentât, déchirât tout ce qu'il pouvait atteindre; aussi, Caroli l'appelle un chien enragé; Luther, une méchante femme qui ferait mieux de se corriger de ses défauts que de blasphémer; Mélancthon, un couard; Osiander, un séducteur, une bête sauvage; Angilland, ministre à Montbéliard, un orgueilleux et un emporté; Cumulus, un homme de néant; Memnon, un manichéen.

Erasme, à qui Bucer présentait Calvin, à Bâle, dans sa première jeunesse, disait que l'Église avait élevé, en la personne de ce jeune homme, une peste qui lui serait fatale. *Video magnam pestem oriri in ecclesia contra ecclesiam* (2).

Melchior Wolmar, qui avait instruit Calvin à Bourges, et qui, avec son grec et son hébreu, l'avait rempli des doctrines de Luther, disait de son élève : « Calvin, je le sais, est violent, il est pervers : tant mieux, voilà l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires. »

Bèze, loin de cacher les déportements de Calvin, son maître, veut, au contraire, « qu'on le cognoisse, afin que les nations voient par-là qu'il a été un excellent instrument en la main de Dieu tout-puissant et tout bon, qui par son ministère a parachevé la réformation de la vraye religion, heureusement commencée par certains autres quelques années auparavant (3). »

Les mœurs déréglées de Calvin étaient si peu contestées, de son vivant même, qu'en France et en Allemagne on s'en entretenait comme d'un scandale épouvantable (4).

(1) *Vossius*, lettre 478^e ou 46^e, fol. 402.

(2) Florimond de Rémond, *Histoire de l'hérésie*.

(3) *Portrait de Calvin*, en tête des *Opuscules* de ce novateur.

(4) Voir notre *Discours sur le crime contre nature et la félicité reprochés à Jean Calvin*.

Bandouin, tout en désapprouvant les opinions de Bucer et de Melancthon, disait qu'il aimait leur modestie, mais qu'il ne pouvait souffrir Calvin, à cause de sa trop grande soif pour la vengeance et pour le sang : *Propter nimiam vindictæ et sanguinis sitim.*

Dans un écrit qui parut à Londres vers l'an 1588, composé, ou du moins approuvé par les évêques anglicans, contre la secte calviniste des puritains, Calvin y est représenté comme un homme intolérant et orgueilleux, qui, par révolte ouverte contre son prince légitime, avait fondé son Église et prétendait dominer toutes les autres avec une tyrannie plus odieuse que celle si souvent reprochée par lui aux souverains pontifes. « Heu- reuse, mille fois heureuse notre île, si nul anglais, nul écossais n'avait mis le pied à Genève, s'il n'avait jamais connu un seul de ces docteurs genevois (1) ! »

« L'ambition de Calvin, dit Patin, a pensé tout renverser ; il était méchant et vindicatif, furieux et enragé (2). »

Papire Masson n'a pu s'empêcher de dire de Calvin, dans le temps même qu'il en faisait l'éloge : *Hæc de vitâ Calvinî scribimus neque amici neque inimici, quem si labem et perniciem Galliæ dixero, nihil mentiar, atque ulivim aut nunquam natus esset aut in pueriâ mortuus! Tantum enim malorum intulit in patriam, ut canabula ejus meriti detestari atque odisse debeas (3).*

Jurieu, tout en avouant que Calvin était « d'un caractère aigre, turbulent et extrêmement violent et colère, » dit que « dans ce défaut il estoit louable, en ce qu'il le confessoit publiquement... » et que d'ailleurs ce vice lui était nécessaire, par la raison « que ce grand homme estoit appelé à entreprendre de « grandes choses, à soutenir de terribles épreuves, à s'exposer à d'étranges contradictions (4). »

(1) *A survey of the pretended holy discipline*, p. 44, by bishop Bancroft's archbishop of Canterbury.

(2) *Patiniana*, p. 73.

(3) *Elogia*, p. 455.

(4) *Histoire du Calvinisme et celle du Papiisme mises en parallèle*, t. I, p. 203, 204.

« Calvin, a dit Jean-Jacques Rousseau, avait tout l'orgueil du génie qui sent sa supériorité, et qui s'indigne qu'on la lui dispute.... Quel homme fut jamais plus tranchant, plus impérieux ; plus décisif, plus divinement infaillible, à son gré, que Calvin ; pour qui la moindre opposition, la moindre objection qu'on osait lui faire étoit toujours une œuvre de Satan, un crime digne du feu ? Ce n'est pas au seul Servet qu'il en a coûté la vie pour avoir osé penser autrement que lui (1). »

Le traducteur de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, parlant du savoir et des talents de Calvin, convient qu'il poussa plus loin que les autres réformateurs l'opiniâtreté, la rudesse et l'esprit turbulent (2).

« Orgueilleux et ambitieux à l'excès, dit Voltaire, on le vit brûler de l'ardeur de se signaler et d'obtenir cette domination sur les esprits qui flatte tant l'amour-propre, et qui d'un théologien fait une espèce de conquérant : cependant Calvin n'eut qu'un orgueil froid (3).... » Autre part, il l'appelle « un fanatique, un fripon (4). »

« Calvin étoit désintéressé, dit Ancillon, parce qu'il ne connaissait d'autre besoin que celui du pouvoir. Son caractère étoit despotique, ennemi de toute autorité et jaloux de la sienne. Son esprit dominateur et impatient de toute espèce de contradiction le rendit infidèle, comme la plupart des réformateurs, à ses propres principes. Il réclamait pour lui l'indépendance des opinions, et voulait asservir les autres à la sienne. On le vit faire condamner et brûler Michel Servet, lui qui s'étoit élevé avec tant de force contre les persécutions que François I^{er} faisait essayer à ses disciples (5). »

Enfin, de nos jours, un réformé de Genève termine le portrait de Calvin par cette apostrophe, qui semblerait dire que l'on se refroidit un peu, même dans la métropole du Calvinisme : « Que

(1) 1^{re} lettre de la Montagne.

(2) T. IV, note 51.

(3) *Essai sur les moeurs*, etc., ch. CXXXIII.

(4) *Nouvelle remarque sur l'Essai*, etc.

(5) *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, t. II, p. 175.

• veux-tu, Calvin? lui dit M. Galife, convertir la France au Calvinisme, c'est-à-dire à l'hypocrisie, mère de tous les vices? « Tu n'y réussiras pas. Que Bèze t'appelle à son aise le prophète du Seigneur, c'est un mensonge. Chassé de France, tu seras recueilli à Genève, où l'on te comblera de tous les honneurs, imaginables, toi qui parles de pauvreté! Tu t'y acquerras une autorité illimitée par toutes sortes de moyens; et dès que tu seras sûr d'un parti puissant, tu confisqueras la réformation à ton profit; tu feras bannir les fondateurs de l'indépendance genevoise, qui avaient donné leur sang et leurs biens pour la liberté; tu leur crieras en chaire, à ces âmes patriotes; Balafrés, bêtîtres, chiens! tu feras brûler, décapiter, noyer et pendre ceux qui voudront résister à ta tyrannie (1)!»

Le dernier trait au portrait de Calvin peut se tirer de deux lettres qu'il écrivit au marquis de Poët, grand chambellan du roi de Navarre. Dans l'une de ces lettres, qui est datée de Genève, 14 septembre 1561 (2), on lit les paroles suivantes : « Surtout, ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins (les catholiques)..... pareils monstres doivent estre estouffés, comme fis icy en l'exécution de Michel Servet, espagnol. »

Zwingle s'est peint en quelques mots : « Si l'on vous dit que je pêche par orgueil, par gourmandise et par impureté, croyez-le sans peine, car je suis sujet à ces vices et à d'autres encore; cependant, il n'est pas vrai que j'enseigne le mal pour de l'argent (3). » Sur quoi M. de Haller ajoute : « C'est donc ce dernier vice qu'il n'avait pas : il enseignait le mal pour le mal, et non pour de l'argent. »

« Je ne saurais, dit-il encore, dissimuler le feu qui me brûle et me pousse à l'incontinence, puisqu'il est vrai que ses effets ne m'ont déjà que trop attiré des reproches déshonorants parmi les Églises (4). »

(1) Lettre à un protestant.

(2) Voir notre Coup d'œil sur l'histoire du Calvinisme en France, p. 32, à la note.

(3) Opuscules aux frères de Feggenbourg.

(4) In paraves. ad helveticos, t. 1, p. 113.

Luther disait que « Zwingle était une progéniture de l'enfer, un associé d'Arius, un homme qui ne méritait pas qu'on priât pour lui... Zwingle est mort damné; car il a voulu, comme un larrou séditieux, contraindre les autres par les armes à suivre son erreur (1). »

A la vue des fondateurs du Protestantisme, qui se jettent à la face toutes leurs turpitudes, qui se souillent ainsi de leurs propres mains, comme s'ils voulaient apprendre à tous les siècles ce qu'ils furent, on doit reconnaître que la Providence est juste : il fallait à ces hommes un châtement à part, et celui-là est bien le plus ignominieux.

Mais ces hommes, qui ne possédaient point la grâce des vertus, ont-ils eu, du moins, le don des miracles ou des prophéties? Car Dieu ne révèle pas immédiatement sa volonté à tous les hommes; il leur parle par ses envoyés, et ces envoyés ont toujours, pour preuve de leur mission, le pouvoir de faire des miracles. Moïse, Jésus-Christ et les apôtres ont ainsi rendu témoignage de la divinité de leur mission; de nos jours, saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, a prouvé par ses miracles et par ses prophéties qu'il était envoyé pour prêcher la parole d'un Dieu tout-puissant. Et toutes les fois que Dieu enverra l'un de ses serviteurs enseigner le Christianisme à une nation, pour laquelle il aura toujours été inconnu, ce serviteur opérera des miracles; et s'il se pouvait qu'il n'en fit point, les peuples auraient le droit de rejeter son enseignement; et Dieu ne pourrait leur demander compte de leur endurcissement.

Et le don des miracles était d'autant plus nécessaire aux premiers réformateurs, que « lorsqu'ils commencèrent à se faire entendre, dit Jean-Jacques Rousseau, l'Église universelle était en paix; tous les sentiments étaient unanimes; il n'y avait pas un dogme essentiel débattu parmi les chrétiens. Dans cet état tranquille, tout à coup deux ou trois hommes élèvent leurs voix, et crient dans toute l'Europe : Chrétiens, prenez garde à vous; on vous trompe, on vous égare, on vous mène dans le

(1) Florimond de Rémond, Histoire de l'hérésie, p. 150.

« chemin de l'enfer : le pape est l'antechrist, le suppôt de Satan ;
 « son Église est l'école du mensonge. Vous êtes perdus si vous
 « ne nous écoutez (1). » Nous, apôtres de la vérité, disent-ils
 encore, nous sommes appelés à réformer l'Église de Dieu, et à
 ramener les fidèles de la voie de perdition où les conduisent les
 prêtres.

Le don des miracles était donc nécessaire aux premiers ré-
 formateurs, puisque la parole de Dieu, telle qu'ils l'enseignaient,
 était alors inconnue aux peuples. Mais, lorsque les catholiques
 leur eurent interdit la prédication, jusqu'à ce qu'ils eussent mon-
 tré leurs lettres de créance et déployé les preuves de leur mis-
 sion, les réformateurs répondirent avec une astuce incroyable :
 « Oui, nous sommes les envoyés de Dieu ; mais notre mission
 « n'est point extraordinaire : elle est dans l'impulsion d'une con-
 science droite, dans les lumières d'un entendement sain. Nous
 « ne vous apportons point une révélation nouvelle, nous nous
 « bornons à celle qui vous a été donnée, et que vous n'entendez
 « plus. Nous venons à vous, non pas avec des prodiges, qui peu-
 « vent être trompeurs, et dont tant de fausses doctrines se sont
 « étayées, mais avec les signes de la vérité et de la raison, qui
 « ne trompent point, avec ce saint livre, que vous défigurez et
 « que nous vous expliquons. Nos miracles sont des arguments
 « invincibles, nos prophéties sont des démonstrations : nous vous
 « prédisons que si vous n'écoutez la voix de Christ, qui vous
 « parle par nos bouches, vous serez punis comme des serviteurs
 « infidèles, à qui l'on dit la volonté de leur maître et qui ne ven-
 « lent point l'accomplir. »

Et si, au lieu de s'amuser à chicaner les preuves de leurs ad-
 versaires, les catholiques eussent établi la nécessité des miracles
 en preuve de la mission des envoyés de Dieu qui prêchent une
 doctrine nouvelle, s'ils s'en fussent tenus à leur disputer le droit
 de prouver, la réformation eût été renversée de fond en com-
 ble ; mais il fallait dire aux réformateurs, comme Jean-Jacques
 Rousseau le leur a dit au dix-huitième siècle (2) : « Votre ma-

(1) 2^e lettre écrite de la Montagne.

(2) *Idem.*

« nière de raisonner n'est qu'une pétition de principe ; car si la
 « force de vos preuves est le signe de votre mission, il s'ensuit,
 « pour ceux qu'elles ne convainquent pas, que votre mission est
 « fautive, et qu'ainsi nous pouvons légitimement, tous tant que
 « nous sommes, vous punir comme hérétiques, comme faux apô-
 « tres, comme perturbateurs de l'Église et du genre humain.

« Vous ne prêchez pas, dites-vous, des doctrines nouvelles :
 « eh ! que faites-vous donc en nous prêchant vos nouvelles ex-
 « plications ? Donner un nouveau sens aux paroles de l'Écriture,
 « n'est-ce pas établir une nouvelle doctrine ? n'est-ce pas faire
 « parler Dieu tout autrement qu'il n'a fait ? Ce ne sont pas les
 « sens, mais le sens des mots, qui sont révélés : changer ses
 « sens reconnus et fixés par l'Église, c'est changer la révélation.

« Voyez de plus combien vous êtes injustes : vous convenez
 « qu'il faut des miracles pour autoriser une mission divine ; et
 « cependant vous, simples particuliers, de votre propre aveu,
 « vous venez nous parler avec empire, et comme les envoyés de
 « Dieu. Vous réclamez l'autorité d'interpréter l'Écriture à votre
 « fantaisie, et vous prétendez nous ôter la même liberté. Vous
 « vous arrogez à vous seuls un droit que vous refusez et à chacun
 « de nous, et à nous tous qui composons l'Église. Quel titre avez-
 « vous donc pour soumettre ainsi nos jugements communs à votre
 « esprit particulier ? Quelle insupportable suffisance de prétendre
 « avoir toujours raison, et raison seuls contre tout le monde,
 « sans vouloir laisser dans leur sentiment ceux qui ne sont pas
 « du vôtre, et qui pensent avoir raison aussi ! Les distinctions,
 « dont vous nous payez, seraient tout au plus tolérables si vous
 « disiez simplement votre avis, et que vous en restassiez là ; mais
 « point : vous nous faites une guerre ouverte ; vous soufflez le feu
 « de toutes parts. Résister à vos leçons, c'est être rebelle, ido-
 « lâtre, digne de l'enfer. Vous voulez absolument convertir,
 « convaincre, contraindre même. Vous dogmatisez, vous prê-
 « chez, vous censurez, vous anathématisez, vous excommuniez,
 « vous punissez, vous mettez à mort : vous exercez l'autorité des
 « prophètes, et vous ne vous donnez que pour des particuliers !
 « Quoi ! vous novateurs, sur votre seule opinion, soutenus de

« quelques centaines d'hommes, vous brûlez vos adversaires ! Et nous, avec quinze siècles d'antiquité, et la voix de cent millions d'hommes, nous aurons tort de vous brûler ! Non, cessez de parler, d'agir en apôtres, ou montrez vos titres ; ou, quand nous serons les plus forts, vous serez très-justement traités en imposteurs. »

Pendant les fondateurs du Protestantisme ont reconnu la nécessité des miracles, lorsque Dieu donne aux hommes une révélation que tous sont obligés de croire. Et quand Muncer, avec ses anabaptistes, entreprit de s'ériger en pasteur, Luther ne voulut pas qu'on en vint au fond avec ce nouveau docteur, ni qu'on l'admit à prouver la vérité de sa doctrine par les Écritures ; « mais il faut qu'on lui demande, disait-il, qui lui a donné la charge d'enseigner. S'il répond que c'est Dieu : qu'il le prouve par un miracle manifeste ; car c'est par de tels signes que Dieu se déclare, quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission (1). » Dans son traité sur l'*Autorité des magistrats*, il dit encore : « Que le magistrat ne devait souffrir ni les assemblées secrètes, ni que personne prêchât sans vocation ; que si l'on avait réprimé les anabaptistes, dès qu'ils répandirent leurs dogmes sans vocation, on aurait épargné bien des maux à l'Allemagne ; qu'aucun homme, vraiment pieux, ne devait rien entreprendre sans vocation..... Je dis ces choses, poursuit-il, pour avertir les magistrats d'éviter les discours de ceux qui n'apportent de bons et assurés témoignages de leur vocation ; car il ne faut pas les admettre, quand même ils voudraient prêcher le pur Évangile, ou qu'ils seraient des anges du ciel. »

Dernièrement encore, la Réforme toujours éloquente quand elle voit des sectes chercher à se mettre à sa place, disait aux méthodistes (2) : « Qui êtes-vous ? d'où venez-vous, où sont vos titres ? où sont vos lettres de créance pour publier un autre Évangile que celui qui s'est conservé à travers les âges dans toutes les

(1) Sleidan, *Histoire universelle*, lib. v, p. 69, édit. de 1555.

(2) *L'Espérance* du 26 septembre 1830.

« communions chrétiennes ? Quels miracles faites-vous pour que nous vous croyions ? Comptez-vous bien ; si vous n'avez pas derrière vous des indifférents et des incrédules, non parce qu'ils partagent vos opinions, mais parce qu'ils craignent et haïssent les doctrines orthodoxes, à quelle poignée imperceptible de disciples seriez-vous réduits ? Et vous parlez de votre autorité ! Et vous prophétisez votre triomphe dans l'avenir ! Ah ! cette pierre sur laquelle est assis le monde chrétien, ce rocher des siècles est trop lourd pour vos bras impuissants ; vous ne le déplacerez pas de sa base immense ; vous ne réussirez pas même à l'ébraïer, et vos inutiles efforts ne serviront qu'à constater une fois de plus que l'œuvre de Dieu ne se laisse pas détruire par l'opposition de l'homme. »

Quatrième parallèle.

Lorsqu'on met en parallèle les apôtres du Christianisme avec ceux de la prétendue Réforme ; la sainteté, la véracité, la justice, les mœurs pures et sans tache des premiers, et toutes leurs vertus inaccessibles aux passions humaines (1), avec le libertinage, la fourberie, l'injustice, la dépravation de mœurs et tous les vices des derniers ; le Protestantisme ne peut qu'inspirer un profond dégoût. Mais pour n'être pas accusé de prévention ou de haine contre la Réforme, laissons encore les protestants eux-mêmes se stigmatiser, se jeter leurs turpitudes à la face.

Si nous voulons connaître l'archidiacre Carlostadt, le disciple de Luther qui, le premier, donna l'exemple scandaleux des mariages de prêtres, Mélancthon, le saint de la Réforme, nous dira que « c'était un homme brutal, sans esprit, sans science, sans aucune lumière du sens commun ; qui, bien loin d'avoir quelque marque de l'esprit de Dieu, n'a jamais su ni pratiqué aucun des devoirs de la civilité des hommes. Il paraissait en lui des marques évidentes d'impiété, toute sa doctrine était judaïque ou séditionne. Il condamnait toutes les lois faites par les païens ; il voulait que l'on jugeât selon la loi de Moïse,

(1) Voir ci-dessus la quatrième preuve de la divinité de Christianisme, p. cxx.

parce qu'il ne connaissait point la nature de la liberté chrétienne. Il embrassa la doctrine fanatique des anabaptistes, aussitôt que Nicolas Storcck commença de la semer en Allemagne. Une bonne partie de l'Allemagne, ajoute Mélancthon, peut rendre témoignage que je ne dis rien que de véritable (1). La doctrine de cet hérétique, touchant l'Eucharistie, était si perverse, dit Erasme, qu'elle excita du tumulte à Berne, et que deux typographes qui imprimèrent ses livres furent mis en prison (2).

Carlostadt avait une doctrine si impie que les luthériens disaient après sa mort : « On ne peut nier qu'il n'ait été étranglé du diable, vu tant de témoins qui le rapportent, tant d'autres qui l'ont mis par écrit, et les lettres des pasteurs de Bâle (3). »

Mélancthon était sans courage, sans fermeté, et son indifférence pour les dogmes était si grande que ses contemporains ne savaient plus en quoi consistait sa foi. Les luthériens eux-mêmes ont déclaré, en plein synode, « qu'il avait si souvent changé d'opinion sur la primauté du pape, sur la justification par la foi seule, sur la cène, sur le libre arbitre, que toutes ses incertitudes avaient fait chanceler les faibles dans ces questions fondamentales, empêcher un grand nombre d'embrasser la confession d'Augsbourg; qu'en changeant et rechangeant ses écrits, il n'avait donné que trop de sujets aux pontificaux (les catholiques) de relever ses variations, et aux fidèles de ne plus savoir à quoi s'en tenir sur la véritable doctrine. » Ils ajoutent que « son fameux ouvrage sur les lieux théologiques pourrait plus convenablement s'appeler *Traité sur les Jeux théologiques* (4). »

Schlussenberg dit que, « frappé d'en haut par un esprit d'aveuglement et de vertige, Mélancthon ne fit que tomber d'erreur en erreur, et finit par ne plus savoir ce qu'il fallait croire lui-même..... Manifestement, Mélancthon avait con-

(1) *Epistola ad Fredericum missa.*

(2) *Lettre à Philippe Mélancthon; recueil des lettres d'Erasme*, liv. XXIX, p. 818.

(3) *Historia de cœnâ August.*, fol. 41.

(4) *Colloq. Allem.*, fol. 502, 503, an. 1568.

« trédit la vérité divine, à sa propre honte, et à l'ignominie perpétuelle de son nom (1). »

Ocolampade fut un moine apostat, qui, à l'exemple de Carlostadt et de Luther, couronna son apostasie par son mariage avec une vierge consacrée à Dieu. Étant catholique, c'était un homme pacifique et de bonnes mœurs. « Mais à peine eut-il embrassé la Réforme, dit Erasme, que son nom devint si odieux, que les imprimeurs ne voulurent plus le laisser paraître à la tête des écrits qu'il publiait, parce que son nom était capable de nuire à la vente d'un livre. »

Muncer, prêtre apostat, le chef forcené des anabaptistes, cachait sous des dehors humbles un cœur dévoré d'ambition. Il se fit remarquer par son libertinage et par ses crimes, autant que par ses extravagantes interprétations de l'Écriture-Sainte : il avait à la fois dix-sept femmes.

Bucer, autre moine apostat de l'ordre des Dominicains, cimentait son apostasie par son mariage avec une religieuse.

Jean Agricola était un homme rempli d'orgueil, de présomption et de mauvaise foi. « Il était d'une humeur inquiète et ambitieuse, dit Bayle (2). » Ministre de la Réforme et principal du collège à Isièbe, en Saxe, le comte de Mansfeld, en lui donnant son congé, « l'accusa d'ingratitude, d'avarice et d'ivrognerie, dit encore Bayle (3). » Ce ministre, ajoute le même écrivain, « était un esprit dangereux et un grand brouillon. »

Matthias Flacius Illyricus fut un docteur âpre, opiniâtre, fougueux et turbulent. « Son humeur turbulente, impétueuse, querrelleuse, dit Bayle, gâtait toutes ses bonnes qualités et causait mille désordres dans l'Église protestante. Il ne faisait pas difficulté de déclarer qu'il fallait tenir en respect les princes par la crainte des séditions (4). On n'eut pas sujet d'avoir regret à sa mort..... Quelques-uns ont dit que la seule bonne action qu'il eût faite, était de mourir (5). »

(1) *Theologia Calvin.*, lib. II, p. 91.

(2) *Dictionnaire*, au mot JEAN AGRICOLA.

(3) *Idem.*

(4) Mélancthon, lettre 127, p. 134.

(5) Bayle, *Dictionnaire*, au mot ILLYRICUS.

Osiander fut un théologien visionnaire, orgueilleux, insolent, continuellement en contradiction avec lui-même; il se distingua par son arrogance et par son amour pour la nouveauté.

Strancarus fut un disputeur turbulent et impétueux; il excita beaucoup de troubles en Pologne, où il s'était retiré.

« Heshusius fit extrêmement parler de lui par son humeur « remuante et impétueuse, dit Bayle (1). » Calvin lui reproche son furieux emportement contre Mélanchton, touchant le dogme de l'Eucharistie (2); il l'accuse d'avoir un caractère extrêmement ambitieux, turbulent, féroce et toujours enclin à la dispute (3).

Bêze appelle Eliman, ministre luthérien, « une guenon, un « âne coiffé d'un bonnet de docteur, un chien qui nage dans « un bain, un sophiste asinissime, un impudent fripon, un sy- « cophante, un Polyphème, un monstre à la nature de singe et « d'ogre, un animal carnassier, un cyclope, un papiste (4)! »

Musculus, l'un des plus célèbres théologiens de la Réforme, quitta son couvent et son froc, pour se marier et faire la profession ouverte de Luthéranisme.

Westphale, ministre luthérien, « était, dit Bayle, d'une vio- « lence qu'on pourrait nommer brutale. Les luthériens avouent « eux-mêmes qu'il y avait de l'excès dans sa manière d'agir (5). » Un théologien de Genève, Bibliander, parlant de sa brutalité et de son ineptie, disait qu'il ferait mieux de penser des bêtes de somme, que d'administrer les sacrements (6). Westphale ayant accusé Calvin de glotonnerie (7), celui-ci lui répondit sur le même ton, en lui reprochant de s'adonner à l'ivrognerie (8).

Morlin, ministre de Luther et l'un de ses plus rigides secta-

(1) Dictionnaire, au mot HESHUSIUS.

(2) *Dilectis explicatio sanæ doctrinæ de verâ participatione*, in *tractat. theoloy.*, p. 840.

(3) *Tractatus theoloy.*, p. 842, col. 1.

(4) D'ARTIGNY, *ouv. mém. d'histoire*, t. 1, p. 163.

(5) Dictionnaire, au mot WESTPHALE.

(6) Seckendorf, *Hist. luthera.*, lib. 1, p. 58 r. — Recueil de Cabhean, lettres 33 et 54.

(7) Bêze, *de censu Domini, contra Westphalum*.

(8) *Opusculæ de Calvin.*, p. 756.

teurs, est représenté par Mélanchton comme étant d'un naturel trop impétueux et trop adonné aux contestations. « Je lui ai « souvent prédit, disait Mélanchton, qu'il exciterait plus de « tempêtes qu'il n'en pourrait apaiser (1). » A propos du zèle furieux de ce ministre, Bayle fait les réflexions suivantes: « Met- « tons à part les grandes disputes des catholiques romains et « des protestants: considérons seulement le Luthéranisme. Bon « Dieu! quelles divisions ne vit-on pas entre les théologiens de « ce parti-là, et avec quelle chaleur et quelle aigreur ne furent- « elles pas soutenues? Tout ce que l'Afrique et l'Asie ont pro- « duit d'esprits ardents n'était que flegme, en comparaison « de ces docteurs germaniques.... Ce qu'il y a d'admirable là- « dedans, est que le Luthéranisme se soit maintenu au milieu « de tant de disputes violentes (2). »

Jacques André, célèbre théologien en grande réputation dans la Réforme luthérienne, était d'un caractère violent et d'un esprit d'intrigue.

François Lambert, l'un des premiers moines qui se défroquèrent en France pour embrasser le Luthéranisme et épouser une femme, était d'un caractère violent et emporté. Et comme « en « ce qui concerne les intérêts d'une secte, dit Bayle, un homme « entêté et fougueux est préférable à un homme sage (3), » ce moine apostat fut l'un des principaux instruments dont le landgrave de Hesse se servit pour introduire la Réforme dans ses États (4).

Dans le Calvinisme, mêmes caractères, mêmes mœurs.

Voici l'opinion de Heshusius sur Théodore de Bêze, le disciple chéri de Calvin. « Qui ne s'estonnera, dit-il, de l'incroyable im- « pudence de ce monstre, la vie duquel orde et infâme est « connue de toute la France par ses épigrammes plus que cyni- « ques? Et néanmoins vous diriez, à l'ouïr parler, que c'est « quelque saint homme, un autre Job, ou l'un de ces autres

(1) *Lettre à Albert Hardenberg.*

(2) Dictionnaire, au mot MONIS, remarque C.

(3) *Ibidem*, au mot MÉLANCHTON, remarque I.

(4) Seckendorf, *Hist. luthera.*, lib. 11.

• anachorètes du désert, voire plus grand que saint Paul ou
• saint Jean, tant il trompette partout son exil, ses labours, sa
• pureté et l'admirable sainteté de sa vie (1). »

Schlussemberg a fait de ce prédicant un portrait qui n'est
guère plus flatteur. « Bèze, dit-il, retrace au vif, dans ses écrits,
l'image de ces gens ignares et grossiers qui, à défaut de rai-
sons et d'arguments, se prennent aux injures; ou de ces hé-
rétiques dont la dernière ressource est de recourir aux in-
sultes..... C'est ainsi que, pareil à un démon incarné, cet
homme obscène, tout pétri d'artifices et d'impiété, vomit ses
blasphèmes satiriques... J'ai passé vingt-trois ans de ma vie à
lire plus de deux cent vingt productions calviniennes, je n'en
ai rencontré aucune où les injures et les blasphèmes soient
aussi accumulés que dans les écrits de cette bête farouche.....
Si quelqu'un pouvait en douter, qu'il parcoure ses fameux dia-
logues contre Heshusius. On ne les croirait jamais écrits par
un homme, mais par Bêlzebuth en personne. J'aurais horreur
de répéter les obscènes blasphèmes que cet être impur et
athée vomit dans le plus grave sujet, avec un mélange dé-
goûtant d'impiétés et de bouffonneries : sans doute il avait
trempé sa plume dans une encre infernale (2). » Bèze avait
en effet pour ses adversaires la haine de Luther et de Calvin.
C'est cependant ce même prédicant qui fut révééré comme un
des principaux apôtres de la réforme genevoise, et que la secte
nous montre si brillant et si saint.

Écoutons le ministre Launay. « Après qu'il se fust souillé en
toutes sortes d'infamie et du péché que lui-même n'a pas été,
dit-il, il desbaucha la femme de son prochain, vendit ses bé-
nèfices et fit sa retraite, pour échapper, non pas la persécution,
mais le supplice et la punition de ses forfaits. Mais avant
de partir, il déceut ses fermiers, et se fit faire des avances
sur le revenu des bénéfices auxquels il n'avait plus rien; de
quoy nous fusmes fort empêchés durant le colloque de Poissy;

(1) Florimond de Rémond, *Histoire de l'hérésie*, p. 1018.

(2) *Theologia Calvini*, lib. II.

• car l'une des veuves avec ses enfants vint crier après luy pour
• estre satisfaite. Ceste pauvre femme me dit qu'il leur avoit em-
• porté plus de douze cents livres. Pour preuve de sa conversion,
• et qu'il estoit assisté du Saint-Esprit, il composa l'épître de
• Passavant : belle drolerie contre le président Liset, auquel il
• vouloit mal de mort, parce qu'il l'avoit condamné à restituer
• les calices et les ornemens de la nation de Bourgogne, dont il
• avoit esté procureur en l'université d'Orléans, et s'en estoit
• venu les vendre sur le pont au Change, sans dire adieu à ses
• compagnons qui en obtinrent arrest. »

Bayle a fait tous ses efforts pour justifier Bèze des accusations
portées contre lui et entre autres du crime de bestialité qu'on lui
reproche; mais dans la défense de ce prédicant, comme dans
celle de Calvin, s'il fallait juger leur procès sur les moyens qu'il
allègue, le disciple et le maître seraient déclarés coupables des
crimes qu'on leur impute, et Bayle lui-même serait convaincu de
mauvaise foi (1).

Pierre Vermilli, plus connu sous le nom de Martyr, fut un
moine apostat de l'ordre de saint Augustin. Il quitta son couvent
et épousa une religieuse défrôquée.

Ochin était général des capucins, lorsque Jean Valdesius, ju-
risconsulte espagnol, lui enseigna la doctrine de Luther. Il quitta
le froc et son couvent, et se retira à Genève avec son ami Pierre
Martyr. Jusqu'à l'époque de son apostasie, Ochlin avait joui dans
son ordre d'une grande réputation par l'austérité de sa vie. Il
était vénéré comme un saint, et pratiquait exactement (2). Mais,
à peine eut-il embrassé la Réforme, comme elle souillait tous
ceux qu'elle touchait, « Ochlin, écrivait Bèze à Diduthius, est
devenu un scélérat paillard, fauteur des ariens, moqueur de
Christ et de son Église (3). »

Clément Marot, le poète de la réforme calviniste, avait des

(1) Voir notre discours sur le crime contre nature et la félicité reprochés à
Cubob.

(2) L'évêque d'Amélie, *Histoire du cardinal Commendon*. — Bayle, *Dictionnaire*,
au mot OCHLIN, remarque B.

(3) Bèze, *Ouvrages*, t. III, p. 190.

mœurs très-dissolues. Retiré à Genève pour éviter les poursuites dirigées en France contre les partisans des nouvelles opinions, il y débaucha son hôtesse, et fut condamné à mort. Calvin, par sa recommandation, fit commuer cette peine en celle du fouet. Bèze rapporte que Clément Marot ne put jamais se corriger des mauvaises mœurs qu'il avait gagnées, dit-il, à la cour de France (1). « Cette expression insinue, dit Bayle, que Marot n'é-
« dista point les genevois par sa chasteté (2). » Bayle avoue
« qu'il n'y a que trop de pièces obscènes parmi ses œuvres. »
Mais il croit le justifier en disant : « Il suivait en cela et l'esprit
« du temps et celui des meilleurs poètes de l'antiquité, et qui
« pis est, ses mœurs et son train de vie; car il était non-seule-
« ment un poète de cour, mais aussi un homme qui aimait les
« femmes, et qui ne pouvait renoncer au plaisir des sens..... Ce
« qu'il y a d'étrange, ajoute naïvement Bayle, c'est que les ta-
« lents de son esprit, son sel, le tour agréable, vif, aisé, ingé-
« nieux de sa muse ne se font jamais sentir avec plus de distinc-
« tion que lorsqu'il traite un sujet sale (3). »

Spifame, évêque apostat, n'ent pas des mœurs plus pures que celles de ses confrères. Il fit divorce avec l'Église catholique pour se marier. Un historien calviniste rapporte qu'il eut la tête tranchée à Genève, en 1566, pour avoir fait un faux contrat de mariage, afin de rendre légitime un enfant bâtard qu'il avait eu avant son mariage (4).

Guillaume Farel, l'un des principaux ministres de la réforme calviniste, était d'un caractère si turbulent et si peu évangélique, qu'Érasme disait : « Je n'ai jamais vu un homme plus men-
« teur, plus violent et plus séditieux (5). » Il en fait ailleurs un portrait hideux (6). Bayle avoue que Farel était « chaud, colére,

(1) *In Iconibus.*

(2) *Dictionnaire*, au mot MAROT, remarque H. Bayle cherche à justifier Marot de ses adultères, mais il ne donne aucune raison solide en faveur du poète, et se déruit par le témoignage de Caret ni celui des autres écrivains.

(3) *Ibidem*, remarque M.

(4) Spon, *Histoire de Genève*, livre III.

(5) Livre XVII, lettre 30; livre XXX, lettre 14.

(6) *Epistola ad fratres Germaniae inferioris*, lib. XXXI, epistola 59.

« bilieux, et qu'il était de ceux qui ont plus besoin de bride que
« d'éperon; » mais il ajoute pour excuser ses emportements
« que sans cela, Luther, Calvin et Farel n'auraient pas sur-
« monté la résistance (1). »

Castalion était représenté par le maître de la réforme genevoise comme un homme méchant et perfide, un calomniateur, un « chien plein d'ignorance et de bestialité, un imposteur, un im-
« pie obscène, un bronillon, un voleur, un scélérat (2). »

Paul Alciat, selon le témoignage de Calvin, était un fou à lier, un furieux; Bèze dit que c'était un homme à vertiges, un fréné-
« tique (3).

Nous terminerons cette biographie des réformateurs et de leurs principaux apôtres par le témoignage suivant du célèbre protestant Zanchius (4). « Je suis indigné quand je vois la manière
« dont plusieurs d'entre nous défendent notre cause; souvent
« nous obscurcissons à dessein le véritable état de la question,
« afin qu'elle ne puisse pas être saisie; nous avons l'impudence de
« nier les choses les plus évidentes; nous affirmons ce qui est mani-
« festement faux; nous insultons aux peuples, comme les pre-
« miers principes de la foi, les doctrines les plus impies, et nous
« condamnons comme hérétiques des opinions très-orthodoxes.
« Nous torturons les Écritures pour les faire accorder avec nos
« inventions, et nous nous vantons d'être les disciples des Pères,
« en refusant de suivre leur doctrine. La tromperie, la calomnie,
« l'injure sont choses qui nous sont familières; nous ne nous in-
« quiétons ni du bien, ni du mal, ni du vrai, ni du faux, pourvu
« que nous puissions défendre notre cause. »

Les ministres qu'on plaçait à la tête des nouvelles Églises res-
« semblent à ces illustres chefs : même caractère, mêmes pen-
« chants, même conduite. « Ce sont, disait Mélancton (5),
« des gens ignorants, qui ne connaissent ni piété, ni discipline.

(1) *Dictionnaire*, au mot FAREL, remarque C.

(2) *Défense de Castalion*, p. 5.

(3) Calvin, *tract. theolop.*, p. 619; Bèze, lettre 81.

(4) *Epistola ad Harmonium.*

(5) Lib. I et IV, epistola 107.